



**HAL**  
open science

## La vraie réalité

Ariane Dudych, Guillaume Tanguy

► **To cite this version:**

Ariane Dudych, Guillaume Tanguy. La vraie réalité. Rue Saint-Ambroise. La revue de la nouvelle, 2023, Les meilleures nouvelles de Henry James, pp.301-305. hal-04386949

**HAL Id: hal-04386949**

**<https://univ-montpellier3-paul-valery.hal.science/hal-04386949>**

Submitted on 29 Jan 2024

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## NOTICES

« Vous me reliez à mes souvenirs. Vous les reliez à nous. » (...) « Il y a tant de souvenirs – et il y en aura tant d'autres. Je sens comment, avec vous, ils ne peuvent que ressurgir tous et me revenir : en réalité, vous les faites apparaître, déjà, au moment même où je vous regarde, aussi vite que vous en avez le pouvoir. »

Malgré un thème qui semble renvoyer à ses jeunes années d'écrivain, « Cornelia au crêpe » tient, dans la complexité de son écriture et dans l'ambivalence des rapports interpersonnels qui y sont développés, d'une œuvre tardive.

Ariane Dudych

### LA VRAIE RÉALITÉ THE REAL THING

Cette nouvelle, originellement parue en 1892 dans *Collier's Weekly*, sera reprise en 1900 dans le recueil *The Soft Side*, avec « Maud-Evelyn », nouvelle qui figure également dans cet ouvrage.

Le protagoniste et narrateur, un artiste, emploie comme modèle un couple distingué mais désargenté, les Monarch. Il ne tarde pas à découvrir que leur distinction naturelle fait d'eux de mauvais modèles, mais continue à les employer par charité. La sympathie de l'artiste pour le couple se trouve rapidement remise en question. Tout d'abord, par comparaison aux « vrais » modèles que sont Miss Churm et Oronte, roturiers mais modelables à volonté, puis par l'irritation progressive causée par cette même « vraie réalité » que le couple avait utilisée comme argument pour se faire embaucher. Leur mission s'achève lorsqu'ils se voient obligés d'abandonner leur statut de modèles et de « s'abaisser » à un rôle de servitude totalement subalterne. Le narrateur vient clore le récit en mentionnant, en passant, qu'il a mis les Monarch à la porte sans sentimentalisme.

Cette nouvelle se distingue des autres récits du recueil par l'absence de tout élément fantastique. Publiée pour la première fois en 1892, elle s'inscrit dans la période intermédiaire de l'écriture de James. En effet, au cours de sa vie, le style de l'écrivain évolue et se complexifie pour atteindre sa forme la plus aboutie avec des œuvres comme *Les Ailes de la Colombe* que l'auteur déclarait ne pas vouloir faire publier dans un magazine.

On retrouve ici un style relativement simple agrémenté d'une bonne dose d'ironie. Si la nouvelle est drôle, elle n'en est pas moins tragique : le bien-nommé couple Monarch, à l'attitude princière et profondément *correcte*, est dépeint comme une relique de l'ancien temps qui tente désespérément

de repousser sa disparition. S'il n'y a pas de véritables fantômes dans cette nouvelle, les Monarch n'en sont pas moins les spectres d'une Angleterre tournée vers le passé et des coutumes ancestrales qui n'ont plus leur place dans la société industrialisée du tournant du siècle. Ils ressemblent à la description faite par Virginia Woolf des fantômes jamesiens : « Les beaux esprits raffinés ne sont pas de ce monde seulement parce qu'ils sont trop délicats pour lui. » La « vraie réalité » devient ainsi la réalité mauvaise. Doit-on y voir la dénonciation d'un monde où le faux et le superficiel (représentés notamment par Miss Churm) sont devenus les attributs du vrai ?

Il semble bien, en effet, que cette nouvelle soit orientée vers la dénonciation, peu importe le sujet qu'elle traite. Prenons le sujet de la peinture auquel James a consacré bien des écrits. Les tableaux y sont des symboles puissants, capables de modifier la réalité pour leur ressembler. « La vraie réalité » traite le sujet d'une manière différente et pétrie de cynisme. Notre protagoniste et narrateur est un artiste, on pourrait donc s'attendre à ce qu'il soit porteur d'idéaux. Nos attentes semblent confirmées au début de la nouvelle, lorsque ce dernier voit dans les Monarch un sujet idéal de portraiture. Cependant, il déchanté vite lorsqu'il doit les intégrer dans son activité gagne-pain d'illustration. Peintre, oui, mais surtout illustrateur, notre protagoniste anonyme doit se plier au fonctionnement d'un monde moderne où la noblesse et l'authenticité comptent moins que la richesse et l'argent. Les Monarch, en revanche, sont parfaitement inadaptés et inadaptables aux besoins de la nouvelle société capitaliste. Nobles mais désargentés, leur « valeur » sur le marché social a chuté en ce tournant de siècle pour laisser place à une nouvelle classe dominante, la bourgeoisie.

Le cynisme de James et sa tendance à opposer le nouveau et l'ancien monde, on les retrouve également dans d'autres nouvelles du recueil (« Les amis de nos amis » et « Cornélia au crêpe ») et plus généralement dans la période que certains critiques ont appelée « internationale ». Américain de sang, mais Anglais de cœur, l'auteur exprime son attachement pour les pays anciens et les mœurs passées à travers une ironie très britannique et une culture assez européenne. On peut y voir, sans doute, une tendance personnelle à vivre dans le passé, mais des nouvelles comme « La vraie réalité » témoignent également d'une conscience aiguë de l'évolution des mœurs.

Par ailleurs, le motif de la photo, présent dans bien d'autres nouvelles de ce recueil (notamment « Cornelia au crêpe » et « Les amis de nos amis ») est exploré ici discrètement. Les Monarch déclarent avoir été photographiés un bon nombre de fois. Leur talent de modèles photographiques devient, comme l'indique le narrateur, leur principal handicap en tant que modèles de dessin. À cette époque des débuts du médium, James semble exprimer l'idée que la

photographie capture l'essence d'une personne, son être tout entier, tandis que le dessin permet à l'artiste de réinventer le modèle. Cette honnêteté du médium photographique est-elle un avantage ou un inconvénient ? Quoiqu'il en soit, James en parle comme empreinte du souvenir et de la personne ; et cette nouvelle, qui est empreinte d'une tristesse certaine devant la disparition de la « vraie réalité », semble vouloir en garder la trace.

Dans cette édition, l'expression « the real thing » (traduite dans les traductions précédentes par « la chose authentique ») a été rendue par « la vraie réalité ». L'avantage de cette équivalence (certes partielle) est multiple. « The real thing » fait partie de ces expressions idiomatiques qu'affectionne la langue. À chaque occurrence de la formule, le lecteur a l'impression d'entendre la langue authentique, ce qui contribue à l'illusion de réalité. L'expression devient même une sorte de refrain (on dénombre pas moins de treize occurrences), raison pour laquelle une variante possible, « la réalité même », n'a pas été retenue, son utilisation étant moins souple et ne permettant pas de jouer sur l'opposition « real/unreal », employée dans l'avant-dernier paragraphe de la nouvelle, et qui a été traduite par « vraie réalité/réalité artificielle ». Il fallait donc garder un sémantisme proche du texte-source, afin de rendre cette adéquation entre le fond et la forme, c'est-à-dire entre une nouvelle qui qui fait « entendre » le parler vrai et qui propose une réflexion sur la notion de réalité artistique. Sur le fond, en effet, l'expression du titre annonce le thème central de la nouvelle. Elle est utilisée pour la première fois par le commandant Monarch, qui s'en sert à la fois comme d'un argument esthétique et d'un argument de vente, en quelque sorte, puisque lui et sa femme en sont réduits à offrir leurs services en tant que modèles. L'expression est ensuite reprise une douzaine de fois par le narrateur, qui glose sur elle et lui donne un sens ironique : contrairement au commandant, qui part du présupposé naïf que, pour dessiner des personnages aristocratiques, un illustrateur a tout intérêt à avoir des modèles issus de l'aristocratie, l'artiste-narrateur se démarque d'une conception mimétique de la création, c'est-à-dire du réalisme « photographique » (le motif de la photographie est abordé dans la nouvelle). Le paradoxe jamesien, désormais bien connu, veut que l'artiste soit celui qui se revendique non pas de la « vraie » réalité, mais de la réalité artificielle. On ne parvient à la seconde qu'en se détachant de la première. Enfin, sur un plan métalittéraire, l'importance sémantique de « real » tient au fait que l'on peut voir dans cet adjectif une allusion au contexte littéraire des années 1870-1890, marquées par ce qu'on a appelé la bataille du réalisme. Cette période vit en effet l'émergence du mouvement réaliste états-unien : il s'agissait pour ces écrivains de se démarquer de la fiction romantique et sentimentale des décennies précédentes, et de s'intéresser à la réalité sociale ou psychologique

de l'époque. Mais la réflexion sur le réel se situait aussi au sein du mouvement réaliste, qui regroupait des tendances très différentes : l'opposition entre le réalisme photographique, suggéré par les Monarch, et le paradoxe jamesien d'un réalisme non mimétique peut faire songer, par exemple, aux divergences entre W.D. Howells et James. Ces deux écrivains auraient eu une conception très différente de ce qui constituait « la vraie réalité ».

Une des caractéristiques de l'écriture jamesienne est son ambiguïté. Polysémie, expressions vagues, voire indéterminées : le texte se prête souvent à de nombreuses interprétations, semblant parfois même se dérober. Que signifie au juste l'expression « to knock down » dans la phrase suivante : « So earnest a desire to please was touching in a man who could so easily have knocked one down » (section III) ? Le verbe peut signifier « terrasser d'un coup de poing », comme le suggère la traduction de Jean Pavans (2008), mais en raison du contexte, la traduction de Pierre Fontaney (2011), « prendre de haut », c'est-à-dire critiquer, nous semble plus convaincante, puisque « to knock » peut signifier « to find fault with » ; aussi avons-nous gardé la même expression. Autre expression équivoque : « They gave small tips, but they were liked; they didn't do anything themselves, but they were welcome » (section II, nous soulignons). Ici, notre traduction reprend celle de Pavans (« ils ne recevaient jamais »), même si celle de Fontaney est tout aussi acceptable (« ils n'offraient rien en retour »). Enfin, James affectionne volontiers les images énigmatiques, comme dans la phrase suivante : « And indeed I could see the slipshod rearrangements of stale properties—the stories I tried to produce pictures for without the exasperation of reading them—whose sandy tracts the good lady might help to people » (section II, nous soulignons). Contrairement à Pavans et à Fontaney, qui sont restés près du texte (« sentiers sablonneux », « étendues sablonneuses »), nous avons eu recours à l'explicitation (« étendues de papier jaunâtre ») : ce sont des pages de texte que vont « peupler » les illustrations inspirées par Mrs Monarch, d'où l'importance de faire référence au « papier » ; quant à l'adjectif « jaunâtre », il met l'accent sur la couleur plus que la matière, et rappelle, par son suffixe péjoratif, la médiocrité des textes en question, qui ont la faculté d'exaspérer l'artiste. En somme, on voit que l'ambiguïté jamesienne se perd souvent dans la traduction : là où le texte original entend faire proliférer le sens, le traducteur doit inévitablement opérer des choix qui sont autant d'exclusions.

« The Real Thing » révèle enfin la fascination complexe de James pour les mœurs de l'aristocratie anglaise. Les Monarch sont souvent invités à séjourner dans des demeures décrites en anglais par le terme « country-house » (« country-house visiting », « country-house life »). Il convenait d'insister à la fois sur le lieu, la campagne, où l'aristocratie anglaise possède une partie

## NOTICES

de ses résidences, et sur l'édifice lui-même, puisque ce sont ces demeures, fréquentées assidûment par les Monarch, qui leur ont donné leurs élégantes manières. La traduction de Pavans mentionne uniquement « campagne », ainsi que l'idée de « visites mondaines à la campagne », mais sans référence à l'édifice même ; Fontaney traduit « country-house » par « château ». La présente traduction propose « manoir de campagne », puisque ces grandes demeures n'ont en général pas d'éléments défensifs. Enfin, ces manoirs sont le lieu de repas mondains auxquels James fait référence. La conversation avec le commandant est si agréable que l'artiste a le sentiment de participer lui-même à l'un de ces dîners aristocratiques. En fin de dîner, il était d'usage que les hommes se retrouvent ensemble, fument le cigare et savourent leur boisson (« sitting over our wine »). Or l'étiquette veut que la boisson servie en fin de repas soit non pas le vin, mais le porto (qui se dit en anglais « port », ou « port wine »), d'où la traduction retenue (« siroter un verre de porto »).

Ariane Dudych et Guillaume Tanguy

## LES AMIS DE NOS AMIS THE FRIENDS OF THE FRIENDS

James publie « The Friends of the Friends » sous le titre de « The Way it Came » dans *Chapman's Magazine of Fiction* en 1896. La nouvelle sera republiée la même année dans le recueil *Embarrassments*, paru simultanément aux États-Unis et en Angleterre. Ce n'est qu'en 1909, lorsque James fait publier ses œuvres complètes dans « l'édition de New York », que la nouvelle prend le nom qu'elle porte aujourd'hui. Comme d'autres nouvelles de James, celle-ci est découpée en chapitres.

La base de l'intrigue est simple : la narratrice (anonyme, comme tous les personnages de la nouvelle) a deux amis, un homme et une femme qu'elle tente en vain de se faire rencontrer. Ils ont tous deux un même don surnaturel : ils voient les gens peu avant leur mort. La situation se complique lorsque la narratrice se fiance à son ami en même temps que son amie se retrouve veuve. La situation cocasse de ces amis incapables de se rencontrer devient alors une source de peur et de jalousie pour la narratrice, inquiète que son fiancé ne se prenne d'affection pour son amie. Lorsqu'un rendez-vous est enfin convenu, elle leur ment sur l'heure. C'est la dernière interaction qu'elle a avec son amie qui meurt le soir même d'une maladie cardiaque, dissimulée jusqu'à présent (topos assez typique pour les Romantiques dont James s'inspire). Après la mort de cette dernière, la narratrice apprend que son fiancé a